

—Je ne songe guère à me plaindre !... Je suis le plus heureux des hommes !

—Eh bien, à l'heure convenue, soyez à l'endroit indiqué... Ma voiture s'arrêtera juste à l'angle de la rue Alexandre-Dumas...

—Où se trouve cette rue ?

—Dans le quartier du Père-Lachaise, près de la rue de Charonne.

—Je serai exact...

—Ah ! sapsristi ! je n'en doute pas ! Maintenant, sauvez-vous... J'ai des masses de courses à faire, vous le savez, et je me suis mise en retard pour vous attendre...

—Je vous remercie de toute mon âme !

—Ne me remerciez pas !... Les salamahecs ça prend du temps, et filez !

Fabien baisa la main d'Angèle et, le cœur débordant de gratitude, quitta la complice de Pascal Saunier et de Jacques Lagarde.

À huit heures Pascal venait à l'hôtel prendre le mot d'ordre, ressortait et allait prévenir Jacques qui partait aussitôt pour le *Petit-Castel*.

À dix heures, l'ex-secrétaire du comte de Thonorieux montait sur le siège du coupé dont Angèle occupait l'intérieur, prenait en mains le fouet et les guides et dirigeait le cheval vers le lieu du rendez-vous donné à Fabien de Chatelux.

Le jeune comte était naturellement d'une gaieté folle en rentrant à l'hôtel de la rue de Tournon.

Il se montra plus affectueux encore que de coutume avec sa mère qui, tout en se réjouissant de cette recrudescence de tendresse, ne songea point à s'en étonner et par conséquent à en chercher la cause.

On vint annoncer que le dîner était servi. La comtesse et son fils se mirent à table en tête-à-tête.

—Que faites-vous ce soir, mère ? demanda Fabien.

—Je vais chez la marquise de Richemont... Tu dois te souvenir que nous avons reçu une invitation.

—Je l'avais oublié.

—M'accompagneras-tu ?

—Si vous le désirez, certes, mais je vous demande de vouloir bien m'en dispenser...

—As-tu quelque projet ?

—Oui... Le Gymnase donne ce soir la première représentation d'une pièce en cinq actes qu'on dit intéressante... Un de mes amis dont le père est journaliste m'a envoyé un billet... Il s'étonnerait certainement et se blesserait peut-être si je n'en profitais pas...

—Profites-en donc, cher enfant... j'irai seule chez Mme de Richemont.

—Cela ne vous contrariera point ?

—En aucune façon. Rentreras-tu tard ?

—C'est possible. Les grandes premières finissent toujours après minuit.

—Alors tu me diras bonsoir en me quittant, et nous ne nous reverrons que demain matin.

—Oui, mère.

La conversation continua, mais en roulant sur des sujets qui ne pourraient intéresser nos lecteurs.

Vers huit heures les deux convives quittèrent la table.

Fabien prit congé de sa mère qui l'embrassa avec effusion en lui disant :

—Amuse-toi bien !

—Je tâcherai, répondit-il avec un sourire, mère, à demain...

Le jeune homme gagna sa chambre, s'occupa de sa toilette, une véritable toilette d'amoureux à laquelle il apporta des soins particuliers, plaça la photographie de Marthe dans un petit coffret d'ébène, après l'avoir couverte de baisers, sortit, prit une voiture et se fit conduire au Gymnase où il avait résolu d'attendre l'heure de son rendez-vous.

Les minutes lui semblaient effroyablement longues, il cherchait à les raccourcir.

La pièce nouvelle du Gymnase était intéressante en effet.

Il n'en vit cependant que le premier acte, et au baisser du rideau il aurait été bien embarrassé s'il lui avait fallu rendre compte de ce qui venait d'être représenté devant lui.

La pensée de Marthe l'absorbait absolument.

Ce n'étaient point les comédiennes en scène qu'il voyait, ou du moins qu'il croyait voir, c'était la pupille du docteur...

Pendant l'entr'acte il échangea quelques paroles avec deux ou trois de ses amis, puis il disparut après avoir regardé sa montre.

Elle indiquait dix heures moins dix minutes.

Sur le boulevard il monta dans un fiacre.

—Où allons-nous ? demanda le cocher.

—Avenue Philippe-Auguste.

—À quel endroit de l'avenue ?

—Vous m'arrêterez à une cinquantaine de pas de la rue Alexandre-Dumas...

—Hue ! Cocotte ! !

Le fiacre roula.

—Nous y sommes... dit le cocher au bout de trente-cinq minutes en arrêtant son cheval.

Fabien descendit.

—Alors, fit-il en payant la course, la rue Alexandre-Dumas est en face de moi ?

—Oui, monsieur... Continuez l'avenue comme si vous alliez à la barrière du Trône... La rue Alexandre-Dumas est la première à droite et à gauche, à cinquante pas d'ici...

Le jeune homme se mit en marche.

De loin il voyait les feux de deux lanternes immobiles briller dans les ténèbres sur le boulevard absolument désert.

—Ça doit être la voiture de Mme Angèle... murmura-t-il en hâtant le pas.

Bientôt il ne fut plus qu'à une faible distance d'un coupé de maître.

Le cocher, très barbu, le chapeau à cocarde rabattu sur les yeux, offrait la raideur d'un soldat prussien.

Ce cocher était Pascal qui, une fois arrivé à cet endroit solitaire, avait tiré du coffre du siège et ajusté sur son visage la fausse barbe qui le rendait absolument méconnaissable.

Fabien s'approcha de la voiture.

Aussitôt la glace en face de laquelle il se trouvait s'abaissa.

Une tête de femme apparut dans l'ouverture.

Le nouveau venu devina Angèle plutôt qu'il ne la reconnut au milieu des ténèbres presque compactes.

—Est-ce vous, cher comte ? demanda l'amie de Pascal.

—C'est moi...

—Montez vite.

En même temps la portière s'ouvrait.

Fabien prit place à côté d'Angèle, referma la portière et releva la vitre.

Les ordres étaient donnés d'avance. Le cheval partit à une très rapide allure.

—Maintenant, chère madame, me direz-vous où nous allons ? fit le jeune homme en souriant.

—Vilain curieux, soyez patient ! Qu'avez-vous tant besoin de savoir où nous allons, puisque vous savez que dans très peu de temps vous verrez votre chère Marthe !

—J'ai tort et vous avez raison...

La voiture filait dans l'obscurité très vite et sans la moindre secousse, roulant tantôt sur un macadam bien entretenu, tantôt sur des alicés d'un terrain sablonneux.

Accoté dans l'angle gauche où il se pelotonnait, car Angèle, bien en chair, tenait pas mal de place, Fabien rêvait.

Comme tous les amoureux au moment où ils croient toucher au but de leurs ardents désirs, il se demandait ce qu'il allait dire à la bien-aimée, quelles questions elle lui adresserait et ce qu'il répondrait à ces questions.

Ce qui n'empêchait pas le trajet de lui sembler interminable.

Au bout de plus d'une demi-heure il rompit le silence que la prétendue cousine du pseudo Thompson observait comme lui.